

frande, Jésus-Christ voulait son travail, sa vie, toute sa personne, et en retour son cœur s'inondait de lumière.

Cette vision marque le triomphe de François, son union au Christ est consommée, désormais il peut dire dans le langage mystique de l'Ecclesiaste : mon bien aimé est à moi et je suis à mon bien aimé. Le souvenir du crucifié, l'amour qui triomphe en s'immolant devient le centre de sa vie, l'âme de son âme, il éprouva un contact personnel, intime avec Jésus-Christ, il venait de passer de la croyance à la foi que Vinet a défini : "Croire c'est regarder, regard attentif, prolongé, plus simple que l'observation ; regard qui regarde, rien de plus, regard naïf, regard d'enfant où l'âme se porte, regard de l'âme et non de l'esprit, regard qui ne prétend pas décomposer son objet mais la recevoir tout entier dans l'âme par les yeux."

Ce regard de François jeté à St. Damien sur le crucifié ne devait plus s'interrompre, c'est là ce qui caractérise la piété du Poverello, c'est là qu'il commença son dépouillement de toute chose, d'abord, au profit de la chapelle qui avait besoin de réparation.

Passons sous silence les scènes de brutalité dont il fut la victime de la part de son père.

Il manquait à ses fiançailles mystiques la sanction ecclésiastique, il l'obtint. Son évêque lui conseilla purement et simplement de renoncer à tous les biens paternels ; grand fut l'étonnement de la foule, quand on le vit entrer dans une salle de l'évêché pour en sortir aussitôt, absolument nu, tenant à la main le paquet de ses vêtements qu'il déposa devant l'Evêque avec le peu d'argent qu'il avait encore. "Ecoutez, dit-il, vous tous et sachez le bien, jusqu'ici j'ai appe-

lé Pierre Bernardone mon père, mais maintenant je veux servir Dieu, c'est pourquoi je lui rends cet argent pour lequel il se tourmente, et ces vêtements et tout ce que j'ai reçu de lui, car désormais je ne veux plus dire que notre Père qui es aux cieux." Un long murmure s'éleva de la foule lorsqu'on vit le père ramasser ces vêtements et les emporter sans un mot de pitié pour son fils, tandis que l'Evêque n'eut rien autre chose à faire qu'à prendre sous son manteau le pauvre François tremblant de froid et d'émotion. Cette scène déconcerta les rieurs et lui assura une place dans bien des cœurs.

Après ces émotions, il avait besoin de solitude pour savourer sa joie et sa liberté nouvellement acquise. Sortant de la ville, il s'enfonça dans les sentiers déserts du Mont Subasio. On était au printemps. Au milieu de cette harmonie mystérieuse et troublante, le cœur de François vibrail délicieusement, tout son être se calmait ; l'âme de la nature le caressait doucement et lui versait la paix, un bonheur inconnu l'envahissait, les émotions trop douces ou trop profondes pour être exprimées dans le langage ordinaire, l'homme les chante. François se mit à chanter aspirant à pleins poumons les effluves printaniers. La forêt qu'il traversait était la retraite de ceux qui, dans les environs avaient des motifs pour se cacher. Quelques vagabonds éveillés par ses chants le saisirent : qui es tu ? lui demandèrent-ils. Je suis le hérault du grand roi : Eh bien, pauvre hérault, reprirent-ils voilà ta place, lui ôtant le seul manteau qu'il possédât ils le poussèrent dans une fondrière de neige que le printemps trop tardif n'avait pas encore fondue. Laissé seul, il secoua la neige et sortit de la fondrière transi de froid,